

Père ne pouvait pas tout faire seul, tu sais. D'autant qu'il n'était pas en très bonne santé. Sa jambe, blessée à la guerre, lui jouait des sales tours, et il avait toujours ce bourdonnement dans la tête, et la douleur qui allait avec. Ma mère l'aidait quand elle pouvait, mais ils n'auraient pas pu s'en sortir sans moi, surtout pendant la moisson.

Il y avait toujours quelque chose à ramasser : des betteraves, des rutabagas – j'adore les bons rutabagas – et des navets aussi. Et des pierres. Avec Mère, on restait des jours



entiers dans les champs de blé à enlever les pierres. Nous n'étions pas des forçats. Père me payait pour chaque boisseau que je ramassais et je donnais la moitié de tout ce que je gagnais à ma mère pour la maison. Dans l'ensemble, j'étais assez content de faire ça. Si tu m'avais demandé où je

■ ■ ■ ■ ■  
préfèrais être, en classe, à la leçon d'écriture de M. Burton, ou en train de nettoyer les cochons, j'aurais toujours choisi les cochons. Franchement.

Je faisais quelque chose d'utile, vois-tu. Et ça pouvait bien sentir mauvais, je m'en fichais complètement. M. Burton disait que j'avais du jus de navet dans la tête, et que si je n'y prenais pas garde, je resterais garçon de ferme toute ma vie. Mais je ne voyais pas quel mal il y avait à ça. Et je ne le vois toujours pas. En plus, j'arrivais à lire assez de mots, tous les mots dont j'avais besoin. Enfin, c'est ce que je croyais. J'arrivais à écrire un peu, aussi. Je n'étais pas idiot, contrairement à ce que disait M. Burton. Simplement, je n'aimais pas être à l'école, et lui, je ne l'aimais pas beaucoup non plus, avec toutes les punitions qu'il me donnait.

Le problème, c'est que quand j'ai quitté l'école, j'ai oublié le peu que je savais. Je n'avais pas beaucoup l'occasion de m'exercer, tu comprends ? Et puis, comme je te l'ai

■ ■ ■ ■ ■  
dit, ta grand-mère est venue et elle savait assez bien lire et écrire pour nous deux. Alors, je ne m'en suis plus jamais occupé, jusqu'à ce qu'elle me dise que je n'avais pas de jus de navet dans la tête et qu'elle allait m'apprendre. Mais nous avons laissé ça traîner trop longtemps, tu sais.

Il soupira et se laissa retomber contre le dossier de sa chaise.

– Alors, tu veux bien ? Tu veux bien m'apprendre, comme elle le faisait, elle ? Tu le feras ? Je veux pouvoir écrire exactement comme je parle, et pouvoir lire un livre d'Agatha Christie du début à la fin. Alors ? Je te paierai un vrai salaire.

– Je ne sais pas, Grand-père, lui dis-je. Je n'ai jamais rien enseigné à personne. Et puis, je pensais partir pour l'Australie et y rester un bout de temps, après Noël, quand j'aurais fait assez d'économies.

– L'Australie !

Il eut un petit rire et hochait la tête.

– Quel drôle de monde !

Il se pencha en avant.

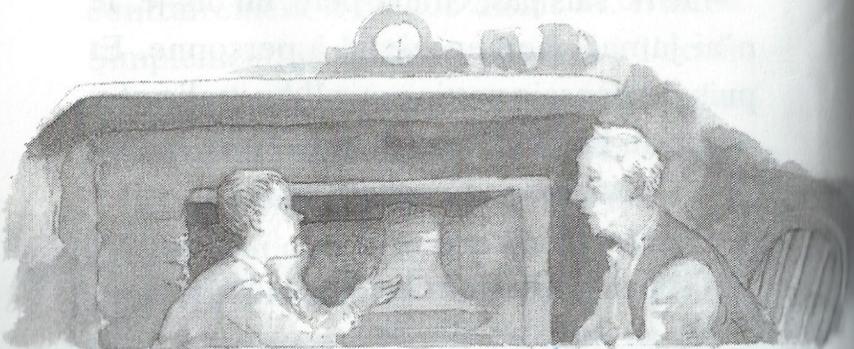
– Très bien, reprit-il. Je vais te dire ce que nous allons faire. Tu restes ici jusqu'à Noël, ou un peu plus, disons jusqu'au Nouvel An. J'y arriverai facilement en quatre mois. Tu verras.

J'eus sans doute l'air sceptique.

– Tu ne me crois pas, hein ? Très bien.

Il regarda par-dessus son épaule, avec une certaine nervosité.

– Elle, sur le buffet, là-bas, elle n'aimait pas que je fasse des paris. Trop pieuse, elle disait que c'était un péché, murmura-t-il. Mais je te parie cent livres que si tu m'apprends... disons trois heures par jour jusqu'à



Noël, je serai capable de lire un roman d'Agatha Christie tout seul, du début à la fin. Et, en plus, je t'écrirai un bout de mes histoires à moi. Tu verras si je n'y arrive pas ! Donc, je te parie cent livres que j'arriverai à lire et à écrire, les deux. Comme ça tu auras cet argent en plus pour ton voyage en Australie. Alors qu'est-ce que tu en dis ?

On sortit du papier, un crayon, et on commença aussitôt, assis à la table de la cuisine. Cela nous prit beaucoup plus de trois heures par jour. Grand-père ne s'arrêtait que pour faire les repas, pour manger, remonter le chemin au crépuscule pour aller enfermer les poulets – « la volaille » –, comme il disait toujours, et pour dormir. Quand j'avais nourri les vaches, surveillé les moutons ou nettoyé la porcherie et que je rentrais, je le trouvais toujours assis à la table de la cuisine avec son crayon et ses cahiers, en train de m'attendre. Il me laissait tout juste le temps de me laver les mains. Au début, il apprit à lire dans les journaux.